

Philippe Lejeune

Nous autres à Vauquois (1918) d'André Pézard : l'après-coup de la guerre

André Pézard, jeune normalien, après avoir passé un an et demi dans le secteur de Vauquois, est blessé sur le front de la Somme en septembre 1916. Il compose en 1917, à partir de son journal, et publie en juillet 1918, avant la fin de la guerre, un livre saisissant, *Nous autres à Vauquois*¹. Le livre se termine au moment de la blessure, sans en donner le récit. À la place, dans un dernier chapitre, André Pézard propose une méditation lyrique sur ses amis morts et termine sur une note douloureuse certes, mais nostalgique qui peut surprendre :

En prononçant ton nom, des Franks, ou le tien, Fairise, ou bien votre nom, Chalchat, une parole affectueuse qu'on me dirait, et ma réponse, m'ôteraient d'un coup la force de ne pas pleurer.

Je dis à mi-voix « MES AMIS MORTS », et le battement de mes lèvres fait mouvoir des sanglots.

Laissez-moi dire ceci lentement comme est lente une pensée endolorie ; laissez-moi dire lentement, comme tombent, à regret, de chères syllabes meurtries : « Adieu, ma pauvre guerre ! » Et c'est tout.

– *Adieu, ma pauvre guerre.*

Mon propos sera d'explorer cet adieu, qui n'a été qu'un au revoir. Le livre est déjà évidemment lui-même dans l'après-coup de la guerre, un après-coup dont André Pézard savait qu'il n'aurait pas de fin, lui qui écrit en 1933 dans son journal : « La guerre peut bien être finie, mais jamais elle ne sera achevée »².

André Pézard était un cousin germain de ma mère, et mon parrain. En 1981, je suis allé l'interroger dans le cadre d'une enquête d'histoire familiale, sans lui poser la moindre question sur sa guerre, et il n'en a pas dit un mot. Honte à moi. Je n'ai vraiment lu *Nous autres à Vauquois*, livre qui me faisait peur, qu'il y a quelques années, et j'ai été alors bouleversé par sa beauté et sa grandeur. Habitué aux études génétiques, j'ai cherché à savoir la distance qu'il y avait entre les carnets originaux et le livre publié. En 2012, les archives d'André Pézard étaient en voie de rassemblement aux Archives Nationales, et j'ai pu suivre grâce à Elsa Marguin-Hamon leur progressive exploration et leur classement.

Mon attention s'est d'abord portée sur la genèse proprement dite : transcription d'une partie des carnets originaux, exploration des documents annexes (photos, correspondances) ; puis étude de la construction du livre par une double méthode : d'une part comparaison du rythme des carnets et du livre (repérage de ce qui est supprimé, ajouté ou développé), d'autre part, analyse des étapes intermédiaires de la rédaction, en particulier l'élaboration stylistique. J'ai présenté ce travail au colloque « André Pézard en ses archives »³. En cours de route, j'ai eu deux surprises : André Pézard avait déjà fait lui-même une étude génétique de son livre : en juin 1927, c'est par une immense lettre de 38 pages qu'il a répondu aux questions de Jean

¹ André Pézard, *Nous autres à Vauquois. 1915-1916*, Paris, La Renaissance du livre, 1918, 351 p.

² *Journal*, 20 octobre 1933. Toutes les références au *Journal* et aux *Carnets de guerre*, inédits, renvoient au fonds André Pézard, en voie de classement aux Archives nationales (691 AP).

³ Colloque « André Pézard en ses archives », Archives nationales, 5-6 décembre 2014, sous la direction de Michèle Gally et Elsa Marguin-Hamon, Actes à paraître.

Norton Cru sur l'histoire du livre⁴. Cette surprise, à vrai dire, faisait partie d'une surprise plus générale, au final sans doute peu surprenante : ce que révélait les correspondances et les journaux tenus après 1918, c'est qu'on n'en finit pas avec la guerre.

Cet après-coup de la guerre, habituel chez les anciens combattants, a un rythme particulier chez Pézard. En effet, son livre, oublié après un succès d'estime, a connu en 1929 une seconde naissance grâce à *Témoins*. Mis par Norton Cru au sommet de son palmarès, juste après Genevoix, immédiatement réédité, *Vauquois* a été à l'origine d'une amitié triangulaire, née cette fois de la lecture, entre Norton Cru, Paul Cazin (auteur de *L'Humaniste à la guerre*, 1920) et André Pézard, amitié qui d'une certaine manière répétait et ressuscitait les amitiés décisives nées dans les tranchées. J'ai retrouvé, à Paris, à Marseille et à Varsovie, les six volets de cette correspondance et les ai présentés au colloque consacré à Norton Cru⁵. Cru écrivait en 1930 à Pézard, parlant de Cazin et de lui : « Vous êtes l'un et l'autre *mes* auteurs : à votre égard j'éprouve quelque chose de la paternité »⁶. Entre Cazin et Pézard, à partir de la lecture réciproque de leurs récits de guerre, ce fut pour la vie entière, jusqu'à la mort de Cazin en 1963, une amitié effervescente.

Je voudrais ici explorer trois aspects du travail spirituel et littéraire d'André Pézard après la guerre, et ceci à partir de son immense journal intime inédit, qui est en même temps le laboratoire d'œuvres esquissées mais jamais composées, restées à l'état de chantier. Professeur d'italien à Lyon, puis à la Sorbonne et au collège de France, auteur d'une thèse sur *Dante sous la pluie de feu*, traducteur de Dante dans la Pléiade, André Pézard, après la publication de son récit de guerre, n'est pas devenu écrivain, comme ça a été le cas pour Maurice Genevoix, auquel Cru le compare souvent. Il s'en explique en 1927 dans sa lettre-fleuve : après *Nous autres à Vauquois*, plus rien ne lui a paru nécessaire. Il a finalement choisi l'expression indirecte de la critique littéraire, et l'expression souterraine d'un immense journal intime, tenu sur de petits feuillets soigneusement classés qui sont, autant qu'un journal, les « avant-textes » fascinants d'œuvres rêvées mais évanouies.

J'ai annoncé trois aspects de ce « travail » sur soi. Le premier, lié moins directement au journal, est l'évolution idéologique qui a fait tardivement du jeune va-t-en guerre de 1914 un « anarchiste », c'est le mot qu'il emploie. Le second est le projet de donner une suite à *Nous autres à Vauquois*, mais sous la forme d'un roman fantastique, seul capable d'exprimer la détresse du survivant. Le troisième, plus étonnant encore, est la recherche obstinée, des années 1920 jusqu'à la fin de sa vie, du secret ultime de la vie à travers l'extase que lui procure ses rêves de guerre, *Vauquois* métamorphosé en paysage initiatique entrouvrant, c'est son terme, une « fissure de joie ».

*

Le récit de *Nous autres à Vauquois* s'ouvre à l'aube du 26 janvier 1915, quand le narrateur, montant vers le front, arrive à Clermont-en Argonne. Qui est-il, d'où vient-il ? Un « je » se détache peu à peu des brumes du « nous », mais sans mémoire ni passé. Pas un mot, dans tout le livre, sur sa famille. Une seule allusion, euphorique, à un retour de permission : c'est pour dire la joie de retrouver les amis. Une seule allusion, embarrassée, au chapitre IX (3 juin 1915), au fait que cette guerre, il l'a bien *voulue*. La célébration lyrique de l'amitié, tout au long du livre, estompe la célébration navrée de la guerre, qui l'accompagne. Plainte plutôt qu'accusée, « ma pauvre guerre » semble d'ailleurs être elle-même une victime, objet

⁴ Lettre à Jean Norton Cru, 8 juin 1927, Archives de Marseille, fonds Cru/Vogel (48 II 3).

⁵ Colloque « Autour de Jean Norton Cru », Université de Genève, 12-13 décembre 2014, sous la direction de Charles Heimberg, Charlotte Lacoste et Bruno Védrières, Actes à paraître.

⁶ Lettre de Jean Norton Cru à André Pézard, 27 février 1930, Archives nationales, fonds André Pézard.

de nostalgie. On pense à la fin du poème d'Aragon : « Il n'y a pas d'amour heureux, mais c'est notre amour à tous deux ». D'où la stupeur de l'archiviste qui découvre les antécédents du héros, antécédents que l'expérience de la guerre réelle a amené le narrateur à estomper et même à gommer. De 1910 à 1913, sur sept petits carnets intitulé *Phantasthenta* (« Rêveries »), le tout jeune étudiant a accumulé plus de 600 aphorismes, maximes ou brèves réflexions dont une partie est consacrée à l'exaltation du sentiment national et à l'apologie de la guerre. Il serait injuste de citer hors contexte ces formulations juvéniles... « La guerre est la secousse heureuse qui fait tomber les feuilles mortes... », « L'Europe ne sera tranquille que lorsque la Prusse et l'Autriche *actuelles* seront anéanties... », « Quand un peuple perd le goût de la guerre, il est près de la décadence... », etc. Dans son journal intime, qu'il tient parallèlement, il note, en latin : « Delenda Germania ». Et le 1^{er} août 1914, inaugurant en l'honneur de la guerre un carnet neuf très pratique, il crie sa joie d'aller enfin « désosser la façade aux Teutons » et il célèbre ce jour attendu, dit-il, « depuis que je sais lire ». Il est désespéré quand il apprend qu'il devra faire ses classes à Mamers au lieu de monter tout de suite au front... Il se calmera au contact des réalités. Mais à l'ivresse patriotique inculquée se substituera un autre sentiment aussi fort et mieux ancré, fondé cette fois sur l'expérience personnelle : l'amour d'une guerre qui instaure des rapports humains fondés sur la vérité (en particulier l'amitié) tout en offrant des rôles sécurisants et qui donne du prix à toutes les joies et beautés de la vie. Au milieu de tant d'horreurs, peut-être aurons-nous de la peine à croire qu'on ait pu être heureux. Sans doute André Pézard le sentait-il puisqu'il a écarté de son livre le passage suivant qui figurait dans son carnet, où il dit combien il est à l'aise dans son rôle actuel, et combien il craint de se retrouver désorienté quand la guerre sera finie :

Ce soir je me suis pris à penser. Et ma foi c'était bien le premier jour depuis que je suis au front ; car il fait bon ici en faisant son métier ne pas laisser trotter sa cervelle, et faire son métier ; c'est tout.

Alors je me disais que je serai bien emmerdé lorsque j'aurai à reprendre la vie civile, si c'est mon cas.

Tout seul, je ne saurai plus qu'entreprendre. Je n'aurai plus d'ordres à donner ; n'étant plus forcé à prendre à chaque instant des décisions pour beaucoup d'hommes je n'aurai sans doute pas le goût d'en prendre pour moi puisque cela sera inutile : je n'aurai plus à secouer les autres, à les exciter, à les calmer, à les soutenir, à les contenir, à les mener, à les reposer, je n'aurai plus à m'occuper des autres, je n'aurai plus qu'à m'occuper de moi ; et comme c'est menu, mesquin, étriqué ! car pour cela je n'aurai guère qu'à me laisser aller, sans secousse, sans secousse et à subir au lieu de faire, de combiner, de créer et me réjouir. Je n'aurai plus la joie d'être avec mes camarades, d'être mêlé à mes camarades et d'être leur camarade, d'avoir des chefs et des subordonnés, de tenir ma place de soldat placé parmi d'autres. Pourquoi ferai-je ceci plutôt que cela, puisque cela n'intéressera que moi, alors que maintenant et sans peine je suis habitué et fait à me foutre de tout... et qu'alors j'aurai à me refaire des habitudes petites, à me promener dans une vie aux événements beaucoup moins graves et importants qu'à présent.

Zut, zut, zut alors !

J'aurais mieux fait de continuer à ne pas penser. Mauvaise vieille habitude qui revient sournoisement.

La vie, ce n'est pas tout ça.⁷

Quelquefois il dit « zut », quelquefois il dit « merde » : ainsi, en juillet 1916, quand il est désolé de partir en permission ; ou même « nom de Dieu », en mai 1917, quand les suites de sa blessure l'empêchent, hélas, de retourner au front : « J'ai le cafard de nouveau. Je regrette mes camarades et mes hommes et la guerre, nom de Dieu ».

⁷ *Carnet de guerre* n° 3, 11 novembre 1915.

Cette nostalgie, affichée dans les Carnets, ne s'exprime bien sûr, et encore sous le couvert de l'amitié, que dans le dernier chapitre du livre. Était-elle fréquente chez les anciens combattants ? Sous une forme aussi tonique et lyrique, j'en doute. De toute façon, elle était délicate à exprimer parce qu'elle pouvait creuser un fossé avec les civils. Et c'est certainement elle qui a ralenti l'évolution idéologique d'André Pézard, évolution dont témoignent différents écrits des années 1930. Certes « regretter la guerre » n'est pas désirer qu'elle se déchaîne à nouveau, mais cela a dû freiner ses réflexions sur la responsabilité qu'il a pu avoir dans les déchaînements passés. Les regrets ont retardé l'arrivée des remords. Dès 1930, dans une lettre à Paul Cazin, comparant leurs itinéraires spirituels pendant la guerre, il avoue avoir été, de 1915 à 1916, « un assez égoïste gamin »⁸. Dans son journal, en 1933, il se réjouit rétrospectivement d'avoir été sur la touche en 1917 au moment des mutineries et de n'avoir pas eu à juger : peut-être aurait-il eu ensuite à se repentir, dit-il, de sa « trop sûre vertu »⁹. Et il note ceci :

D'ailleurs j'ai toujours été très long à comprendre. Je n'ai compris que longtemps après mon évacuation que j'étais resté ennemi éternel de tout système et devenu sceptique, non conformiste et excellemment anarchiste. Il a fallu pour cela que je lise des tas de bouquins ou d'articles échappés à de mauvais esprits, et que dans leurs discours formulés je reconnaisse les mouvements d'esprit qui chez moi s'exprimaient en jurons, en silences rageurs, ou en pauvres sourires, ou encore en larmes.¹⁰

Ce n'est donc pas un hasard si ses *mea culpa* les plus explicites se trouvent dans des lettres adressées à deux de ces « mauvais esprits », Jules Isaac et Alain, avec lesquels il était en correspondance. Jules Isaac lui a envoyé *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies* (1936), et ce fut pour Pézard l'occasion d'exprimer ses doutes, troubles et remords. Pour lui, dit-il, la guerre est devenue un mystère : comment les poilus ont-ils pu tenir, il ne le comprend plus. Remarquons qu'il ne pose pas la même question le concernant lui-même, la réponse étant évidente dans les aveux qu'il fait ensuite :

[...] pour mon compte j'ai toujours été très long à comprendre, et très « à la remorque » ; j'ai été très longtemps patriote bien-pensant moi-même (c'est peut-être pour cela que, par réaction excessive, j'ai plus tard maudit en bloc les historiens, pour d'autres raisons que Paul Valéry) ; j'ai été très long à juger la guerre : je n'ai compris ce que j'en pensais – sans m'en être avisé – que vers 1920 : comme c'est tard !¹¹

Mais il est soulagé de trouver dans le livre d'Isaac une explication et une excuse à son déplorable enthousiasme de 1914 : toute sa génération avait été manipulée... par la presse et surtout, depuis les classes élémentaires, par les manuels scolaires. L'essentiel de sa longue lettre est donc ensuite consacré à une discussion sur la réforme nécessaire de l'enseignement de l'histoire, l'un des thèmes du livre d'Isaac.

L'année suivante, en 1937, quand Alain lui envoie ses *Souvenirs de guerre*, c'est l'occasion d'un nouvel examen de conscience. À Alain qui, dans sa dédicace, devait opposer son livre à *Vauquois*, Pézard répond en arguant que justement, grâce à Alain, il a changé :

[...] si le paysage et le « travail » des hommes ont eu, de Beaumont à Vauquois, quelques variations, je trouve des variations bien plus déconcertantes entre le bonhomme que j'étais alors et ce que je suis maintenant ; et je crois que ces variations m'ont bien rapproché

⁸ Lettre à Paul Cazin, 9 février 1930, Varsovie, Musée de la littérature, fonds Paul Cazin.

⁹ *Journal*, 31 octobre 1933.

¹⁰ *Journal*, 28 octobre 1933.

¹¹ Lettre à Jules Isaac, 15 juin 1936, Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanès, fonds Jules Isaac.

de ce que vous étiez et êtes resté. C'est tout naturel, j'étais alors plein d'une bonne volonté enfantine qui m'a fait faire et dire beaucoup de bêtises. Ce n'est que peu à peu, bien lentement, que j'ai appris à me refuser, « ne rien croire » comme vous dites, en lisant des propos comme les vôtres, de mois en mois ; en m'apercevant que par bonheur mes souvenirs ne s'effaçaient pas trop vite, et qu'il était encore temps de comprendre ce que j'avais vu. C'est difficile (pour une tête comme la mienne) de passer de l'expérience au jugement, du particulier au général. Par bonheur aussi, n'aimant pas juger, je n'avais pas gardé des jugements en tête, jugements faux à démolir ensuite, je n'ai dû avoir honte de rien, sinon de la lenteur de maturation, une plante du nord ! Je crois que je suis devenu plus leste, vous m'avez dérouillé.¹²

Quand il répond à Alain, Pézard n'a pas fini de lire les *Souvenirs* d'Alain, mais, rouvrant son exemplaire de *Mars ou la guerre jugée* (1920), il lui dit avoir retrouvé là un feuillet écrit par lui à l'époque, exaltant la liberté que la guerre lui avait permis de goûter, sinon d'avoir. Et il prend visiblement plaisir à citer *in extenso* ce feuillet à Alain. Comme quoi la confession peut tourner à la récursive...

« Jamais je n'ai goûté autant de liberté qu'au front, je ne dis pas "eu", mais "goûté". Parce qu'elle était limitée par des tas de barrières fixes, dures, extérieures, au lieu que maintenant [je venais d'arriver à Lyon] il y a peu de barrières étrangères, et que tous les liens sont de moi-même. Les anciennes, je ne les aimais pas, mais ne les approchais pas : averti, je n'allais pas m'y cogner ; me tenant au large, j'étais au large ; les présentes, et celles, pires, de la khâgne [jamais aimé les concours !] je les avais adoptées, et les maintenais moi-même, à grand effort. Qui aurait pu m'empêcher de les sauter ? Personne, sinon ma seule décision. Au front, indiscipline bornée ; ici, discipline interne, sans bornes extérieures. »¹³

*

Cette évolution idéologique n'est qu'un aspect, sans doute secondaire, d'un immense travail de deuil dont témoigne un journal qu'il faudra sans doute un jour éditer. Je vais en distinguer deux facettes. Dans la réalité, tout s'interpénètre : le cauchemar du survivant, dont il envisage de faire une œuvre, et l'intuition euphorique d'une révélation mystique qu'il poursuit de nuit en nuit à travers la notation fascinée de ses rêves.

Depuis la fin de la guerre jusqu'au moins 1933, André Pézard a rodé autour d'une œuvre aux contours incertains, dont la seule chose à peu près sûre était une série de titres analogues couvrant des projets assez différents. Cela se serait appelé : *Le Fantôme*, ou bien *La Nuit et le Fantôme*, ou bien *Le Secteur fantôme*, ou bien *Le Dernier Mort*, ou bien *Le Possédé*, ou bien *le Cafard*. Il est difficile de faire l'étude génétique d'une œuvre qui n'a pas existé. La seule chose sûre est que cette œuvre aurait été une fiction, appartenant au genre fantastique, mais nourrie de références autobiographiques. Nous ne possédons que deux courtes rédactions, mais latérales, pouvant entrer dans le cadre d'un projet. Une nouvelle intitulée « La dernière patrouille » publiée d'abord dans un journal de Poilus, puis dans *Le Matin* en 1920, burlesque et de ton grinçant : après l'Armistice deux poilus blessés, Lermuche et Le Fiston, retournent en pèlerinage au front et, dans un abri-caverne, ils retrouvent un monstre, le Cafard, dont le discours leur est si insupportable qu'ils le tuent. Le second, intitulé « le Fantôme », est un début de rédaction inédit, le portrait et l'histoire de la disparition mystérieuse au front du capitaine Peyregreuve, grande figure taciturne de mort-vivant. On est à mi-chemin entre le *Colonel Chabert* et *La Vénus d'Isle*, modèle du récit fantastique

¹² Lettre à Alain, 16 juin 1937, *Bulletin de l'Association des Amis du Musée Alain et de Mortagne*, n° 37, octobre 2014, p 108.

¹³ *Ibid.*, p. 109.

qu'invoque Pézard. Tout au long des années 20, de brèves notations se rattachent régulièrement à ces titres, liées le plus souvent au mal-être du survivant. À certains moments, vers 1930-1931, le projet prend corps et Pézard trace une sorte de scénario de l'œuvre.

1^{er} mars 1930

Quinze ans.

Le possédé revient là après avoir vécu, cherché, souffert, après s'être souvenu. Et il meurt de cette balle qui avait erré tout ce temps-là.

Novellino XXI (tre mostri di necromancia)
Et *inversement* la chasse infernale de Pécopin.

Il avait été blessé [guéri, avait vécu XL ans, était revenu là] Et l'on était à la même nuit où il était avant, dans la fièvre.

Le symbole est celui-ci : tu fais de la littérature, des souvenirs, des méditations, de l'art. Le jour où tu reviendras à la *chose* tout s'écroule et tu meurs de ce choc.

[...]

Pour amorcer le mélange du rêve et du réel, après la blessure à la tête et la fièvre, donner c. du réel l'évacuation etc. qui ne serait que le début du rêve.

9h du soir.

Aujourd'hui, après ces années, je le tiens, je le tiens, tout se dispose et s'emplit avec aisance et bonheur.

Avant le coup, il y aura l'histoire, contée en tranches, du secteur fantôme et quelques conversations anticipations sur l'après-guerre « si nous en revenons ».

Après il y aura, sans aucun nom et tout au présent (mais il y aura des dates, 1920, 1925, 1950 ?), ou à l'imparfait comme Coignet, pour mieux mêler le vrai et le rêvé, des paysages, l'Arc de triomphe, la mer à Bonnières, la soupe au poisson, des pensées et des rêves qui deviennent plus fréquents vers la fin pour amener l'incertitude dans l'esprit du spectateur. Et les souvenirs, et la lecture des livres de guerre, et la mort envahissante qui gâche la vie et la rupture des amours et des amitiés, et tout qui s'altère, des brumes malades lyonnaises, une obsession qui monte, la dernière relève, ma nuit d'après-guerre à Aubreville, puis les lignes et... la mort au petit matin. On verra au début du livre le camarade qui ramasse le blessé en 16, et qui achève sa phrase ou son geste à la fin, quelques heures (de délire) après.

On reverra, dans ce temps fantastique, un mort qui sera bonnement vivant. « Je te croyais mort ». « Dis-moi que tu n'es pas mort ! » etc...

Et le coup (balle ou éclat) définitif sera le 1^{er} dans les mêmes détails : mais le 1^{er} coup on le voyait en souvenir – poétisé par l'incompréhensible magie du souvenir et du regret ; le 2^e ne sera que la brutale, affreuse guerre. La vraie.¹⁴

Après cette révélation de la structure de l'œuvre, il continue à roder autour du projet, apparemment sans le réaliser. Un an et demi après, il a une nouvelle intuition, assez audacieuse, qui porte cette fois sur les techniques narratives : l'idée d'un texte monolithique, sans alinéa, ou, au contraire, totalement fragmenté ; l'idée de jeux sur l'énonciation en première et troisième personne ; l'idée de mélanger au récit un métadiscours sur sa production... Une littérature expérimentale, donc, qu'il n'est pas allé jusqu'à expérimenter pour de bon, ce qui nous a peut-être fait perdre, qui sait, une sorte de nouveau *Voyage au bout de la nuit*...

¹⁴ *Journal*, 1^{er} mars 1930.

18 nov 31

Possédé

La II^e partie (après le coup ; rêve...) en petites phrases.

À la ligne chaque fois (j'avais d'abord pensé : 50 ou 100 pages sans alinéa. Ça revient au même. À la ligne vaut mieux). Au présent (hors du temps).

Jusque-là, à la 3^e personne

Ici : je (mais qui ?)

La fin, de nouveau : *il*.

--

Dans II, il n'y a que :

Rêves, visions Provence ; Levant, Lyon, etc.

et théories / liv. guerre

(confection du journal. Entremêlé)¹⁵

*

En troisième lieu, la fascination du rêveur. Tout au long de sa vie, après la guerre, André Pézard a noté ses rêves. Il était violemment antifreudien, refusant « des oracles bons à prendre dans le marc de café ou l'urine et les selles »¹⁶. S'il avait connu Jung, il aurait été junguien. Les rêves ne sont pas pour lui l'arrière-boutique sordide de la vie, mais une expérience mystique, un ressourcement, l'avant-goût d'une révélation merveilleuse. En 1927, à la fin de sa lettre-fleuve à Norton Cru, il envisageait de lui parler aussi de ses « rêves de guerre, de leur famille, de leur évolution ». Regrettons qu'il ne l'ait pas fait. On aurait pu s'attendre à des cauchemars, en consonance avec des fantasmes du « Possédé » : rien de tel. À une exception près, la guerre est, en rêve, un paradis perdu. L'exception, c'est le rêve de la blessure, ou plutôt du réveil d'anesthésie après l'opération, quand il n'était pas encore clair pour lui s'il avait été ou non amputé. Il en ramasse d'ailleurs l'expérience en deux textes impressionnants : l'un, harmonisé par un air de Schubert, développe longuement une méditation sur l'absolue solitude de la mort en guerre (28 octobre 1933) ; l'autre ramasse et classe en cinq catégories toutes les variantes de son « rêve du réveil » (18 décembre 1934). Mais le reste du temps, la guerre n'apparaît que comme une modalité parmi d'autres de ses rêves euphoriques, ceux qu'il note avec prédilection, où s'ouvre, selon son expression, une « fissure de joie » (20 février 1932) : le sentiment d'être au bord d'une révélation, qui hélas finalement toujours échappe au dernier moment.

Les rêves d'André Pézard sont presque tous des rêves de promenade ou de survol à travers des paysages de lacs, collines, forêts, vallées ou à travers des sites médiévaux, cloîtres, abbayes, châteaux, vieux villages, le tout dans une atmosphère paisible et intime : peu de compagnie, aucune action, aucune menace. On navigue, on plane délicieusement au bord d'un secret qui s'éloigne et s'évanouit au réveil. Ce sont toujours des paysages, qu'il décrit avec des raffinements littéraires sans chercher à épargner la patience du lecteur, comme si, à force de minutie, la description pouvait percer le secret... Lui-même s'étonne : « Toujours des paysages. Qu'est-ce que cela veut dire ? – La guerre aussi je n'en ai jamais rêvé qu'en

¹⁵ *Journal*, 18 novembre 1931.

¹⁶ *Journal*, 14 janvier 1929.

paysages d'ailleurs *inexistants* et pourtant reconnus aussitôt comme paysages de guerre »¹⁷. Vauquois apparaît plusieurs fois parmi des lieux de guerre rêvés, parfois encore ruiné (22-23 avril 1928), parfois normal (13 septembre 1930), « la chute de la maison Vauquois » (début février 1927), Vauquois devenu village médiéval fortifié (27 avril 1950)... Guerre ou pas, tous les paysages se trouvent fondus dans le même rôle initiatique. Voici deux citations qui disent ce chant d'amour. Qu'on ne s'y trompe pas : la guerre est détestée comme réalité à venir, elle n'est « aimée » que comme souvenir ineffaçable d'une expérience de la saveur de la vie et de la valeur de l'amitié.

25 janvier 1926

Cette nuit encore...

Combien de fois, déjà ou encore à demi éveillé, ai-je respiré en rêve l'air nocturne de la guerre, non tourmenté ou inquiet, mais ancien et cher, à en sangloter. Sans comprendre quelle insaisissable essence me grisait là – et chaque fois je frémissais à m'imaginer que dans un instant j'allais avoir la soudaine révélation de ce qu'il fallait dire pour fixer cette surhumaine émotion inconnue du réveil, et dissolvante, et exquisément, uniquement nostalgique...

Ce n'était pas le sentiment du danger qui nous faisait vivre si intensément, car nous vivions tout simplement, et le rêve seul...

Seul le rêve nous fait fraterniser avec les 1^{ers} hommes paniques.

Il ne s'agit pas du prix de la vie menacée, mais du prix de la vie pure : sans ces inventions du travail et de la distraction. L'instant.

Mais alors on ne savait pas.

Il n'y a que le rêve actuel et ce trouble épouvantablement doux. Oh quelle douloureuse joie surhumaine, quel spasme triste, sanglotant et riant, de retrouver cela, dans un souffle de nuit immobilisé et reconnu pour l'éternité.

Ô mes paysages d'alors, aimés comme des amis, comme une adorée... que je n'ai pas connus et ne connais que perdus dans le temps... Musique grondante et tendre des larmes en grappes pressées et heureuses.

Souvenir à l'état pur.

Si je te tenais... ô quels poèmes !

3 mars 1926

J'en ai oublié combien depuis la 1^{re} fois... Et chaque fois pourtant avec plus de conscience je m'adjure de me souvenir au réveil de la qualité, de la couleur de cette vision si directe que j'ai en rêve de ce que la guerre avait de beau, vivant et déchirant, d'une tendresse ivre pour mes amis, la nature et la vie. Et c'est perdu.

*

¹⁷ *Journal*, 2 avril 1927.